

## LE MIROIR

Il existe des choses ici-bas que nous n'arriverons jamais à comprendre, du moins pas avec les moyens techniques et scientifiques dont nous disposons actuellement. Je ne dis pas que ces choses ne seront jamais expliquées — vous n'avez qu'à voir à quelle vitesse évoluent les sciences, chimie, physique, mathématiques... ! —, après tout elles le seront certainement un jour. Mais en attendant, elles se produisent, et nul n'est besoin de tenter de leurs donner des explications logiques, qui certes apparaissent logique isolément, mais qui une fois dans le contexte ne valent pas mieux que de crier au fantôme ou à la *force surnaturelle*. Si je vous dis ceci, ce n'est qu'un préambule, vous le devinez bien. Il m'est arrivé dernièrement — l'an dernier, si je me souviens bien — une bien triste histoire, et personne, je dis bien *personne*, n'a trouvé à la résoudre. Et puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas partager cette histoire, la faire connaître ? Après tout, aurait-elle eu plus d'intérêt si l'explication était prosaïque, et je n'ose le dire, tristement banale ?

J'avais donc à cette époque un ami, un ami très cher, que je connaissais depuis de nombreuses années. Ce garçon avait toujours été sensible et timide, et sur ses dernières années, il en est carrément devenu misanthrope. Il s'appelait Gaston Larchet.

Nous nous sommes connus, si je me souviens bien, lors de ma dernière année de collège. J'étais alors un parfait petit garnement, qui faisait de nombreuses bêtises mais sans jamais se faire remarquer (heureusement pour moi). J'avais de nombreux amis avec qui je sortais souvent errer dans un des squares de la petite ville de province, et avec qui je partageais mes pièces pour que nous puissions nous acheter boules de gommages, illustrés et autres divertissements d'enfant. Je pris contact avec ce garçon effacé et toujours tristement sérieux par le plus grand des hasards, nous devions passer un entretien pour une composition et nous étions les deux derniers. Nous étions tous deux installés sur des chaises dans le couloir, et nous profitâmes de l'occasion pour discuter.

Une fois sa coquille fendillée, le garçon se mit à parler ; et je découvris non pas un être ennuyeux obsédé par ses études, mais quelqu'un de profondément rêveur et contemplatif, qui me décrivait pendant de longues minutes les pays sauvages où son imagination enfiévrée l'emmenait : les jungles marécageuses du Congo, les landes embrumées des Hébrides, les fjords étincelants de Norvège ou encore le bruit grondant et mécanique du ressac sur les rives d'îlots abandonnés de l'homme. Et, fait étrange, moi l'agitateur, le galopin, le saligaud, je fus troublé et fasciné par ce bout de garçon pâlot et faiblard, mais qui avait dans le regard l'expression d'un homme qui a tout vu, qui a voyagé dans des endroits où il n'existe rien encore, et où tout reste à découvrir. Nous nous revîmes à l'occasion pour discuter, et croyez-le ou non, les années passèrent, mes fréquentations changeaient avec le lycée, les études puis le travail ; mais il y existait une constante : lui.

Nous nous retrouvions au moins une fois par mois à mon logis, vaste appartement situé au deuxième étage d'un vieil immeuble cossu avec ascenseur d'époque. Là, nous discussions longtemps, posant sur la table des mappemondes et des atlas, allumant la télévision pour regarder des émissions documentaires en partance de pays oubliés, le tout avec une bonne tasse de thé chaud. Ces moments étaient très importants pour moi, au point que quand il m'annonçait sa date de visite je posais un congé et refusais toute fréquentation ce jour-là. Parfois même, quand j'étais trop las, j'en venais même à décrocher le téléphone ou à fermer les

rideaux. Heureusement mes amis s'y habituèrent et me laissèrent parler, voyager et me ressourcer mentalement avec Gaston.

Un jour, je trouvai Gaston en mauvaise forme physique. Pâle, cerné, il dû se faire prier un peu pour me raconter ce qui le tracassait ; mais il finit par céder, et me narra ses soucis sous cette forme :

« Tu sais, Martin, je pense souvent à d'*autres choses*, des choses auxquelles ne pensent pas la plupart des gens ici-bas. Je rêve de pays lointains, de paysages grandioses, de forêts palpitantes de vie ou de lacs sereins sous le ciel glacé. Mais tout cela prend des proportions qui ne me plaisent guère. Vois-tu, ces temps-ci, je ne rêve pas d'un pays lointain — oh que non ! Tu sais de quoi je rêve ? De l'immeuble d'en face. Parfaitement, l'immeuble en face de chez moi. Je ne sais pas si tu l'as déjà observé en détail, c'est un bâtiment très haut, il fait plus de dix étages... et au sommet, le toit est plat, et il y a des conduits de cheminées qui se dressent çà et là, comme une chevelure hirsute. Quand je me perds en méditations, je me retrouve toujours sur ce toit, sur cette plate-forme d'où j'ai une vue fabuleuse sur toute la ville. Le temps est affreux, une tempête terrible rugit dans l'air, et les éclairs illuminent le ciel. J'avance, j'avance, mais je perds l'équilibre et, je ne sais trop comment — parce qu'au début je suis au milieu du toit ! — je tombe, je fais une chute terrible... et à ce moment-là, je sors de mon engourdissement.

Mais le problème n'est pas là, du moins pas encore. À chacun de ces... rêves, appelons cela ainsi, je chute de plus en plus bas. Je sens que je me rapproche du sol de plus en plus à chaque fois. Mais le plus terrible, c'est ce qui m'est arrivé la semaine dernière ! Car vois-tu, j'ai un grand miroir sur le mur de mon appartement... et quand je me suis miré dedans, *j'étais réduit en bouillie* ! Comme si j'étais tombé d'une chute de vingt mètres de haut, voire encore plus ! Tu peux imaginer une chose pareille ? Peux-tu imaginer qu'à chaque fois que tu te regardes dans un miroir, tu puisses *t'y voir mort* ? »

Je restai un instant sur place, sans bouger, attendant une fin qui n'arrivait pas. Les yeux braqués sur mon ami misanthrope, je me demandai quelques instants s'il n'avait pas succombé à quelque délire mystérieux dû à ses rêveries massives et mystiques. Mais en fin de compte je me levai, et je lui demandai de m'accompagner. Il me demanda, l'air vaguement inquiet, ce que je comptais faire ; mais il me suivit quand même. Le faisant entrer dans une pièce sombre, j'allumai soudainement la lumière, et il poussa un grand cri : en effet, nous étions dans la salle de bain, et un grand miroir en pied, d'un modèle antique, se dressait face à lui. Heureusement, le cri de surprise mourut très vite, et l'expression de son visage passa vite de la crainte à l'incompréhension : visiblement, il était profondément déconcerté.

« Te vois-tu mort ? » lui demandai-je, et il secoua la tête lentement, l'air presque contrit. Nous retournâmes au salon. Une fois assis, je tentai d'obtenir plus d'informations sur ces fameuses visions, mais ne lui tirai les mots qu'au compte-goutte. Il réfuta les thèses — certes farfelues — de miroir hanté ou de choses de ce genre, étant donné qu'il avait bien eu un miroir ancien avant, mais qu'il l'avait changé il y a peu pour une belle glace contemporaine ; et que les reflets morbides continuaient. J'essayai de le rassurer, et il me donna l'impression de l'être sincèrement, mais j'avoue que j'étais persuadé qu'il retrouverait ses pensées moroses dès qu'il retournerait chez lui, surtout quand j'appris qu'il essayait de dormir de moins en moins pour ne pas avoir l'occasion de refaire ce rêve affreux.

Il me quitta finalement et les jours passèrent. Légèrement inquiet à son sujet, je lui téléphonai à plusieurs reprises pendant la semaine, lui demandant de me prévenir s'il avait à nouveau des visions dans le reflet du miroir. Je ne comptais pas appeler des médecins pour leur présenter le cas de mon ami, et il le savait bien. Il n'avait pas de raisons de mentir, et pourtant, certaines fois, quand je l'appelai — surtout les jours où la pluie tombait à verse et où

le tonnerre grondait —, je sentis qu’il le faisait. Il ne voulait pas que je m’inquiète, l’idée que je me fasse du souci pour lui lui causant naturellement une grande gêne. Il me donna néanmoins d’autres précisions, et j’appris qu’il avait à présent très peur des orages, et que quand il regardait dans le miroir, il voyait dans le reflet de la fenêtre un ciel sombre et chargé, où les lourds nuages noirs tourbillonnaient avec une rage majestueuse.

Un jour enfin, la fin de cette histoire arriva. Nous étions en... en octobre dernier, je crois me souvenir. Il avait fait un temps lourd et étouffant toute la semaine. Le samedi, un terrible orage se déclencha : il faisait sombre en journée comme en pleine nuit, au point qu’on dût allumer les réverbères ; le vent soufflait en bourrasques furieuses sur les toits d’ardoise et au creux des rues pavées, et très rares étaient les piétons et même les véhicules — heureusement que c’était le week-end, rares étaient ceux qui étaient obligés de se rendre au travail ! Vers vingt-et-une heures, une pluie lourde et glacée commença à détrempier les rues et à emplir les caniveaux. À ce moment-là, j’étais tranquillement installé au coin de ma cheminée, j’avais eu une envie soudaine de me comporter comme un vieillard. Bien assis dans mon fauteuil Voltaire, éclairé par la lueur de la douce flambée et d’un grand candélabre, je lisais un livre (je crois qu’il s’agissait alors de *Also sprach Zarathustra* de Nietzsche), m’arrêtant de temps à autres pour jeter un œil à la grande fenêtre, où se projetaient les ombres des bâtiments d’en face derrière un rideau bleu de gouttes de pluie. Mais soudain, alors que ma torpeur rêveuse commençait à se rapprocher de celles que devait avoir Gaston enfant, je fus tiré de mon état de somnolence éveillée par la sonnerie stridente du téléphone — et, me rappelant soudain à quel point mon ami était effrayé par les tempêtes, je me ruai instantanément sur le combiné.

Je ne m’étais pas trompé, c’était bien lui au bout du fil, même si l’ouragan créait énormément de perturbations sur la ligne. Je n’entendis presque rien de ce qu’il me raconta pendant cette poignée de secondes, car le tonnerre et les bourrasques redoublaient d’intensité ; mais l’impression qu’il me donna créa chez moi la plus vive des inquiétudes. Puis la communication fut coupée, et, restant sur place comme une statue, j’hésitai sur la conduite à tenir, avant de finalement décider d’aller voir mon ami coûte que coûte afin d’essayer de le sortir de sa détresse. J’enfilai une paire de grosses chaussures imperméables, une longue gabardine et me coiffait d’un bon feutre, et sortit au cœur de la tourmente. Les rues étaient bleues, vertes et noires ; des torrents d’eau jaillissaient des plaques d’égout, et pendant un moment je crus bien m’être perdu... mais je distinguai enfin, au bout de mon champ de vision, la forme massive et menaçante du haut immeuble de quinze étages, et me mis à courir dans sa direction. Puis je vis la porte de chez lui, me trompai deux fois dans le code à taper, et entra dans le hall.

Curieusement, celui-ci était très calme. Tout le monde était visiblement enfermé chez lui à attendre la fin du déluge en jouant à des jeux de société, l’électricité étant coupée. Seules les lampes indiquant les sorties de secours étaient allumées, jetant leurs regards jaunâtres sur la moquette bordeaux. Je me jetai sur l’ascenseur, puis comme il ne s’ouvrait pas, commençai à gravir l’escalier ; car de toute façon, il n’habitait qu’au premier. Le long couloir fut vite franchi, et je tambourinai à sa porte de toutes mes forces, criant son nom, essayant de couvrir de ma voix le tonnerre roulant des cieux déchaînés. Aucune réponse. Malade d’inquiétude, je commençai à donner des coups d’épaule, puis tournai le bouton de porte...

La porte n’était pas fermée, et elle s’entrebâilla lentement, sans un grincement. À pas de loup, j’entrai, essayant d’appeler encore Gaston, mais ma voix semblait saisie par les lieux et ne réussissait qu’à jeter une sorte de chuchotement. Il faisait noir comme dans un four, les rideaux étaient tous fermés. Heureusement, j’avais une lampe de poche dans mon imperméable, et, priant pour que les piles soient encore bonnes, j’enclenchai du doigt l’interrupteur.

L'appartement était propre et bien rangé, empli de vieux livres et de papiers griffonnés. Une machine à écrire, une vieille Underwood, trônait sur le bureau. Mais, alors que je faisais circuler le rayon de la lampe électrique dans la pièce, un élément saisit mon attention et ma respiration se coupa. Gaston était étendu de tout son long sur le sol, face contre terre, entre le lit et la porte de la salle de bain. En costume et chaussé, il paraissait être sur le point de sortir, mais n'en avait pas eu le temps. Il y avait une mare d'un sang épais et sombre qui s'élargissait sous le haut de son corps, et qu'un lourd tapis ancien ne parvenait plus à absorber. Je m'approchai, complètement sonné, et essayai, de la pointe de mon pied, de le basculer sur le dos : je vis alors que son corps avait l'air complètement brisé, broyé, *comme si il avait fait une chute du sommet d'un endroit très élevé*. Comment ? Comment avait-il pu se faire tant de dégâts physique en chutant *dans son appartement* ? Ce n'était pas possible. Ses vêtements n'étaient même pas mouillés, et il n'y avait aucune trace de lui ailleurs ! Il n'aurait pas pu se traîner de dehors à son appartement dans un état pareil...

Mais un autre élément devait attirer mon attention. En examinant la situation de plus près, je m'aperçus que ce n'était pas vers la salle de bain que Gaston avait eu l'air de se diriger... mais vers le miroir, le grand miroir, l'écran dont il avait si peur. Et quand j'éclairai mon reflet, je crus apercevoir l'espace d'un instant Gaston, non pas mort et disloqué sur le sol, mais étendu tranquillement et se reposant d'un sommeil profond et serein.

Je vous avoue franchement que je n'ai jamais saisi la logique qui aurait pu expliquer cette... cette mort mystérieuse. Comme je vous l'ai dit plus tôt, il y a sans doute des choses dont nous ne pourrions jamais saisir la teneur, même avec une science qui peut changer du plomb en or, communiquer avec des personnes de l'autre bout du monde ou faire voler des appareils de centaines de tonnes. Mais cela ne m'importe pas. J'ai un ami — peut-être mon *seul vrai ami* — qui est mort, à présent, et c'est tout ce qui compte pour moi. Je vais fleurir sa tombe tous les dimanches, et j'espère qu'un jour l'heure viendra où je pourrais le retrouver, égaré sur quelque lointain rivage d'outre-monde ; et alors nous discuterons de la Terre, des pays inconnus et des animaux fabuleux, pendant qu'un soleil d'airain se couchera sur l'océan limpide.